Bulletin mensuel : (6 avril 1885)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **6 (1885)**

Heft 4

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132585

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*6 avril 1885.*)[1]

La commission internationale des délégués de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, d'Allemagne, de Hollande, de Russie et de Turquie, chargée d'étudier la question de la navigation du **canal de Suez**, a déterminé les phases successives d'un programme complet et définitif pour l'élargissement et l'approfondissement du canal d'une mer à l'autre. Une des conséquences de cette entente entre les grandes puissances maritimes sera la neutralisation du canal. Une conférence qui a pour mission de régler ce qui se rapporte à la libre navigation du canal s'est réunie le 30 mars à Paris. Toutefois ses travaux n'auront qu'un caractère préparatoire, et les puissances auront ensuite à décider si elles doivent en consacrer le résultat dans un acte définitif. La convention pour le règlement de la question financière égyptienne contient un article qui proclame en principe la liberté du canal en tous temps. Mais le règlement pour l'application de ce principe devra être ultérieurement élaboré par les puissances.

Nos lecteurs se rappellent que Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, avait envoyé à Dongola le P. Vicentini qui, à son tour, dépêcha un messager arabe au **Mahdi,** pour chercher à obtenir de lui la libération des **missionnaires** du Djebel-Nouba et d'El-Obeïd, qu'il retient prisonniers depuis la conquête du Darfour et du Kordofan. Après deux mois de cruelle incertitude, le P. Vicentini est revenu au Caire ; le messager a rapporté à Dongola une lettre d'une des sœurs prisonnières, datée du 3 février, d'Omdurman, vis-à-vis de Khartoum. D'après cette lettre les missionnaires ont à endurer de grandes souffrances, et cependant ils conseillent de ne pas insister à demander leur délivrance au Mahdi, cette demande pouvant entraîner des conséquences encore plus fâcheuses pour eux.

L'*Antislavery Reporter* a publié une description de **la traite à Dongola**, due à la plume de M. Cameron, correspondant du *Standard*, tué dans un des engagements avec les partisans du Mahdi. « Dongola,» disait-il, « est un nid d'esclaves ; la traite se fait sous nos yeux. Vingt-cinq esclaves ont été envoyés tout récemment à Wadi-Halfa, pour être ven-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

dus aux officiers et aux soldats égyptiens qui s'y trouvent. Dans un des engagements du mudir de Dongola avec les troupes du Mahdi, il a pris à celles-ci plus de trente nègres, dont le bonheur fut extrême en voyant qu'au lieu de les vendre comme esclaves, selon l'usage habituel, on faisait d'eux des soldats. J'ai cherché à engager deux Arabes à m'accompagner comme domestiques dans ma marche vers Khartoum, mais ils firent quantité d'objections à aller au delà de Merawi, même protégés par l'armée anglaise. Deux nègres à la taille imposante s'offrirent, mais j'appris plus tard qu'ils désiraient se rendre vers le sud pour une expédition en vue d'acheter des esclaves. Tout travail ici est fait par des esclaves ; la ville fourmille littéralement de jeunes filles nègres du Soudan qui, naturellement, sont peu à peu dirigées sur la basse Égypte et remplacées par d'autres fraîchement arrivées de l'intérieur. Il ne suffirait pas d'interdire de nouveau la traite sur le haut-Nil pour mettre fin au trafic, qui ne cessera entièrement que si l'esclavage lui-même était entièrement aboli dans les pays musulmans des bords de la Méditerranée. »

D'après une lettre d'**Obock** au *Temps*, l'administration ayant, pour dégrever le budget des dépenses que nécessite l'occupation de cette colonie, frappé d'un droit de neuf francs chaque boutre qui mouillait sur rade, il n'en vient plus un seul à Obock depuis que cette taxe existe. Auparavant on venait y apporter des nacres, des peaux, des bestiaux, qui font défaut dans le pays, et que l'on était obligé de faire venir à grands frais d'Aden, de Zeïlah et de Berbera ; actuellement il n'en vient plus, et les négociants arabes et somalis ont déclaré qu'ils ne viendront plus à Obock tant que cette taxe subsistera. Le commerce qui s'était peu à peu établi avec les Arabes et les indigènes a complètement cessé. En outre le territoire d'Obock a été dévasté par des pluies torrentielles qui y ont causé une véritable inondation. Les eaux descendant des hauteurs ont formé des torrents considérables. Le pied de la falaise où les indigènes avaient commencé à établir quelques habitations a été envahi par la mer ; les constructions que le gouvernement faisait élever ont été à moitié détruites et les jardins anéantis.

C'est à Obock qu'est redescendu des plateaux du **Choa**, M. **R.-A. Brémond** qui, dans son second voyage, s'était proposé de trouver une route plus facile que celle de Zeïlah, la voie ordinaire de la côte au plateau abyssin, qu'il avait suivie dans sa première expédition. Revenu à Marseille, il a rendu compte de son exploration à la Société de géographie de cette ville. Nous extrayons du *Sémaphore* ce qui nous paraît le

plus important pour nos lecteurs. Il avait avec lui un docteur en médecine, M. Hamon, un ingénieur des mines, M. Aubry, un officier de cavalerie, chargé des travaux cartographiques, M. Hénon, dont le frère servait de secrétaire à l'expédition. Il pouvait compter sur le concours de personnages puissants dans cette région, le fils d'Abou-Bekre, pacha de Zeïlah, Abd-el-Rhaman, parent et homme de confiance du sultan d'Aoussa, Mohamed-Anfali, et surtout ce dernier qui désire obtenir le protectorat de la France contre l'invasion égyptienne. Parti d'Obock avec sa caravane, il passa par Tadjoura et Sagallo [1], et, à travers une série de mamelons qui s'étendent sur une longueur de 20 kilom., il gagna les rives du lac Assal, dont les berges sont formées de couches de sel assez solides pour supporter le poids d'un chameau [2]. Les Arabes le nomment par plaisanterie le « lac de miel. » Le 1er juillet 1883, la caravane traversa en radeau l'Haouasch, considérablement grossi par les pluies des hauts plateaux. Cette rivière qui naît au S.-O. des Alpes du Choa, dans le district de Finfini, à peu de distance du Nil bleu, contourne les terrasses de l'Abyssinie qu'elle suit dans la direction du sud au nord. Elle ne coule pas comme les autres cours d'eau du plateau abyssin, dans des gorges profondes, mais à pleins bords. A l'époque de l'étiage, elle a 50 mètres de largeur et plus d'un mètre de profondeur. Au moment des crues causées par les pluies qui tombent sur le haut plateau, son niveau s'élève de 12, 14 et même 18 mètres. Elle coule dans la direction de Tadjoura, et va se perdre non loin de ce golfe, mais sans atteindre la mer, dans le Bada ou lac d'Aoussa. M. Brémond la croit navigable pour des bateaux à vapeur et estime que ce serait la voie de communication la plus facile du Choa à la côte.

Après 35 jours de marche, l'expédition atteignit Farré le 3 juillet ; le 7 elle était à Ankober, que le roi Ménélik venait de quitter, pour se rendre à Antoto, sa résidence d'été. Il invita les voyageurs à venir auprès de lui et leur fit un très bon accueil. Après cela le Choa fut exploré dans diverses directions. M. Brémond ne put pas aller au Kaffa, comme il l'aurait désiré ; toutefois il fit une excursion dans la région

[1] Voyez la carte, IVme année, p. 328.

[2] Le lac Assal est encaissé dans une espèce d'entonnoir, où il faut descendre par des sentiers qui offrent quelques difficultés. On suit alors les berges du lac sur une longueur de 20 kilomètres. On peut même raccourcir la route de moitié en traversant le lac dans un endroit où la couche de sel est assez épaisse pour supporter le poids d'un chameau chargé.

qui s'étend au sud vers le pays des Masaï. Ce haut plateau est arrosé par un cours d'eau, le Ghybé, qui, après avoir contourné le pays des Arousis-Gallas, va grossir le Djouba, tributaire de l'Océan Indien. Il serait facile, croit M. Brémond, à un explorateur venant du Choa, de descendre ce fleuve sans trop de danger. Son opinion se fonde sur l'accueil qu'il a reçu des indigènes, la plupart soumis à Ménélik. Le 3 janvier 1884, il était de retour à Antoto, où le roi revint bientôt, avec un butin considérable fait dans une expédition contre les Arousis-Gallas. Il organisa sa caravane pour revenir à Obock, où il rapporta 400 défenses d'éléphants, 60 cornes de musc et 300 lingots d'or de 10 kilos. Le retour se fit par la vallée de l'Haouasch, dont M. Brémond put déterminer le cours.

C'est d'Obock encore qu'un correspondant du *Temps* a cherché et trouvé une route praticable pour pénétrer au **Harrar**, sans passer par Zeïlah, aujourd'hui occupé par les Anglais. Traversant le territoire des possessions françaises de Tadjoura et de Sagallo, il s'est rendu, lui aussi, au lac Assal, d'où, laissant au N.-E. les monts Godah, il marcha directement sur Gobab, capitale du sultan Mohamed Loeïta, allié de la France. De Gobab, la route se dirige vers le sud jusqu'à Sarman, frontière des Danakils et des Issas-Somalis, souvent en guerre avec leurs voisins. A cette station il faut changer de guides et de chameaux pour prendre ceux des Somalis. L'usage du pays est que chaque tribu fournisse les chameaux pour le transport des marchandises sur son territoire, mais à toutes les stations où ce changement doit avoir lieu, le service est organisé de façon que les caravanes n'ont jamais à attendre longtemps avant de pouvoir se remettre en route.

De Sarman on gagne Las-Werdick, point d'intersection des routes du Harrar et de l'Abyssinie. Cette voie nouvelle, qui n'est pas plus longue que celle de Zeïlah à Harrar, offre au commerce français l'avantage de se trouver en grande partie sur le territoire de Mohamed Loeïta, ce qui est un gage de sécurité. Le même correspondant ajoute que l'évacuation complète de Harrar par les troupes égyptiennes, devait, d'après les ordres de l'Angleterre, être terminée à la fin de février ; le nombre des évacuants ne se montait pas à moins de 18,000 personnes, y compris les femmes et les enfants. Le major Hunter gouverne le pays comme délégué de l'Égypte ; après avoir fait occuper la côte par des troupes anglaises, et nommé des agents consulaires à Berbera et Zeïlah, il a délégué un résident à Harrar, mis ses fonctionnaires dans toutes les branches de l'administration ; enfin il a supprimé la poste pour Zeïlah

et le Harrar, sous prétexte qu'il envoie un courrier spécial au résident, le major Heath, et que les négociants européens n'ont qu'à faire comme lui, envoyer des courriers spéciaux, s'ils veulent correspondre avec l'Europe. Au reste l'occupation de la côte par les Anglais a déjà occasionné des troubles ; certaines tribus somalis, celles des Issas-Mousas et des Alal-Ahmed, voisines de la région de Berbera, se sont fait remarquer par une attitude agressive qui n'a pu être vaincue que par de grandes largesses. A Zeïlah, où a été placée une garnison d'une centaine de cipayes, une caravane ayant été attaquée aux portes de la ville, le capitaine King, qui en est le gouverneur, ne put obtenir des agents de police somalis qu'ils allassent saisir les agresseurs pour les lui amener ; il voulut les désarmer et se servit pour cela des cipayes indiens, mais les Somalis soutenus par la population tinrent tête à ceux-ci qui durent se retirer. D'après une dépêche d'Aden, l'autorité britannique, d'accord avec le gouvernement égyptien, laisserait le pouvoir à l'émir Abdalla-Mohamed, fils de l'ancien émir du Harrar. Mais il est à craindre que les partisans d'Ali-Aboubaker, père de l'émir Mohamed-Abdou-Cheikhou, ne saisissent cette occasion de fomenter une révolte, comme ils l'ont fait une première fois il y a peu de temps.

Une lettre du Dr **Paulitschke,** exprime des craintes analogues au sujet de Harrar, où il est arrivé, avec le Dr **v. Hardegger,** le 15 février. Non seulement la ville, mais tous les territoires gallas qui, au point de vue commercial, dépendent de la côte sud du golfe d'Aden, passent par une crise des plus graves, suite de l'évacuation de Harrar et de ses dépendances par les troupes égyptiennes. L'autorité anglaise qui veut rendre le pouvoir à Abdalla-Mohamed a cherché à organiser une milice de fantassins et de cavaliers du Harrar, et fait construire un fort dans la partie la plus élevée de la ville. Mais cela suffira-t-il pour résister aux attaques des Gallas contre la capitale de leurs anciens oppresseurs ? Il faudrait à Harrar une force de quelques centaines de soldats aguerris ; ceux que cherche à former le lieutenant Peyton, vice-consul anglais, sont trop faibles pour pouvoir maintenir l'ordre dans la ville. Aussi les négociants européens, qui ne peuvent pas liquider à bref délai leurs affaires, ont-ils adressé une protestation à leurs consuls respectifs à Aden, pour rendre le gouvernement du khédive responsable des pertes matérielles qui pourront résulter pour eux de l'évacuation ; ils ont en outre demandé des garanties pour leur sécurité. Les routes des caravanes de Harrar à Ankober et à Zeïlah sont fermées, ce qui a fait perdre à la ville toute son importance commerciale. Le voyage de

MM. Paulitschke et v. Hardegger de la côte à Harrar a d'ailleurs très bien réussi. A Chaldessa, point de rencontre des caravanes du Choa, du Kaffa et de l'Ogaden, l'émir des Issas-Somalis vint à leur campement pour s'informer du but de leur expédition. Une telle entreprise, en ces temps pleins de périls, lui paraissait suspecte. Les voyageurs venaient-ils pour prendre possession du pays des Issas au nom de l'Autriche-Hongrie ? Étaient-ils des rivaux des Anglais ? Il voulait être renseigné exactement. Sur leurs explications, il leur accorda le passage, après leur avoir fait présent d'un bœuf et de trois moutons. Quittant Chaldessa les voyageurs entrèrent sur le territoire des Nollé-Gallas qui ne leur suscitèrent aucun obstacle. Le Dr Paulitschke a relevé avec soin tout l'itinéraire jusqu'à Harrar. De cette station il comptait faire, avec le Dr v. Hardegger, deux excursions, l'une, au sud dans le pays des Oumbéni-Gallas, la seconde, chez les Ittou-Gallas et jusqu'à l'Haouasch.

La **Société allemande de colonisation** avait envoyé, l'année dernière, une expédition dans l'Afrique orientale, avec mission d'y acquérir du terrain pour y fonder des colonies. A la tête de l'expédition se trouvait M. le Dr Karl Peters, secondé par deux officiers, MM. Jühlke et Pfeil. Partis de Zanzibar le 10 novembre, ces messieurs ont conclu, au nom de la susdite société, une douzaine de traités, avec dix sultans indépendants, qui leur ont cédé à perpétuité et avec tous les droits de propriété et de souveraineté, le territoire de l'**Ou-Sigoua** (à l'exception des points de la côte appartenant au sultan de Zanzibar) et ceux du **Ngourou,** de l'**Ou-Sagara** et de l'**Ou-Kami,** soit une superficie de 137 500 kilom. carrés[1]. Ces traités ont été soumis au gouvernement de l'empire allemand, qui en a reconnu la validité, et a placé les territoires sous sa protection. Après cela le comité de la Société de colonisation a fondé une Société allemande de l'Afrique orientale, pour faire exploiter et administrer cette nouvelle acquisition, et M. Jühlke en a été nommé l'administrateur, sous la direction du consul général allemand à Zanzibar, M. le Dr Gerhard Rohlfs. Les territoires ainsi placés sous le protectorat de l'Allemagne sont traversés par les routes des caravanes qui vont de Zanzibar au Tanganyika et au Victoria Nyanza. Ils sont décrits par Burton, Stanley, Cameron comme étant des plus beaux, des plus fertiles, et très salubres dans leurs parties supérieures. La station française de Condoa établie par le capitaine Bloyet, et celle des missions anglaises de Mpouapoua s'y trouvent comprises.

[1] Voy. la carte p. 140.

La Société de géographie de Marseille a eu l'honneur de recevoir la première M. **Victor Giraud,** au retour de son exploration dans l'Afrique centrale ; nous en avons déjà indiqué les principales péripéties[1] ; aussi n'emprunterons-nous au *Bulletin* de la Société de Marseille que les renseignements nouveaux qu'il contient sur les pays parcourus par M. Giraud. De Dar-es-Salam, son point de départ pour l'intérieur, il traversa l'Ou-Héhé, plateau abondamment arrosé, fertile et riche en bétail, assez semblable à l'Ou-Gogo, situé plus au nord et bien connu par les descriptions qu'en ont faites les voyageurs ; mais l'Ou-Héhé a sur ce dernier pays, dit M. Giraud, l'avantage d'être sous la domination d'un chef unique, tandis que l'Ou-Gogo subit le joug d'une multitude de potentats qui exigent tous des droits de passage. Mieux que tout autre district de l'Afrique orientale, l'Ou-Héhé pourrait offrir un sol convenable à la colonisation. Dans sa marche vers le lac Nyassa, M. Giraud rencontra, entre l'Ou-Sango et l'Ou-Béna, des populations de mœurs douces et pacifiques; puis il atteignit le Kondé, plateau situé au milieu d'un hémicycle de montagnes au nord du lac, vers lequel il descend en pente douce. Le voyageur put y goûter, pendant un mois et demi, un véritable repos au milieu de populations tranquilles, et attendre la fin de la période des pluies, pour gagner avec la saison sèche les rives du Bangouéolo. Il s'engagea alors dans le Lobemba qui, sous la domination d'un chef unique, occupe toute la région située entre les lacs Tanganyika, Nyassa, Moëro et Bangouéolo. C'est là que s'ouvre la vallée du Tchambézy, qui prend sa source au sud du Tanganyika et va se perdre dans les marécages du Bangouéolo. Le chef Kétimbourou se montra d'une générosité rare chez les nègres. Il combla de présents l'explorateur, sans vouloir presque rien recevoir en échange. Laissant une partie de sa caravane dans le Lobemba, M. Giraud en envoya une autre partie dans la direction du lac Moëro, à Cazembé ; lui-même voulait, avec huit hommes seulement, se rendre au Bangouéolo, y lancer le canot d'acier, qu'il avait transporté à grand'peine par sections jusque dans ces parages, faire l'exploration du lac, et en sortir, comme il le croyait, vers le nord par la Louapoula, dans la direction de Cazembé et du lac Moëro.

Il lui fut difficile de s'approcher du Bangouéolo ; des marais s'étendant sur une zone de 40 à 50 kilom. séparaient la terre ferme du lac proprement dit, et il dut patauger pendant des mois entiers dans une forêt inextricable de joncs. Il faillit périr de faim, avec ses gens, dans

[1] Voy. Vme année, p. 105.

cette plaine qui n'est ni eau ni terre et où la chasse est des plus difficiles. Enfin, le 18 juillet 1883, il atteignit le lac et put circuler avec son canot au milieu des îles assez considérables qui émergent de son bassin. Dans cette navigation il constata que la Louapoula que Livingstone fait sortir au N.-O. du lac en sort au S.-O. Dès lors, au lieu de pouvoir rejoindre sa caravane en cinq jours, comme il l'avait espéré, il eut à parcourir une route cinq fois plus longue, au travers de tribus hostiles qui, à coups de flèches et de fusils, le harcelèrent incessamment. Pendant trois jours il navigua sur la Louapoula, qui d'abord serpente au milieu de marais, et bientôt se fraie un passage entre deux berges assez élevées. Après avoir franchi quelques rapides, M. Giraud arriva près de la cataracte de Mombotanta, qui coupe le fleuve. Les rives étaient garnies d'une véritable armée d'indigènes entre les mains desquels il dut se constituer prisonnier en leur abandonnant son canot. Conduit chez Méré-Méré qui réside à dix journées de marche au nord, il y resta en captivité deux mois et demi, au bout desquels il parvint à s'échapper avec ses huit hommes, et en quinze jours il rejoignit le reste de la caravane à Cazembé. Le chef de cette localité avait rançonné les porteurs, s'était emparé de leurs fusils, et M. Giraud fut réduit à accepter ses conditions quelque dures qu'elles fussent. Après mille vicissitudes, il réussit de nouveau à s'enfuir avec sa poignée d'hommes et se lança vers le nord, dans la direction du lac Moëro, qu'il atteignit en six jours. « C'est, » dit-il, « sans contredit, le plus beau de tous les lacs de la région équatoriale ; il est flanqué de hautes montagnes : la chaîne du Roua, à l'ouest, et celle du Koma, à l'est. Toutes deux s'inclinent légèrement l'une vers l'autre, pour se rencontrer au nord du lac, où elles forment un défilé d'où sort le Louvoua qui va rejoindre le Loualaba près du lac Kamolondo. » En quittant les rives du lac Moëro, M. Giraud s'engagea dans la vallée du Kalongosi, et, après quinze jours de marche dans un pays accidenté, il atteignit le Tanganyika à Liendoué, station des missionnaires anglais, qui lui fournirent les moyens de faire parvenir tout son monde à Karéma. Nous ne reviendrons pas sur son séjour dans cette station, ni sur les obstacles qui l'empêchèrent de se ravitailler pour recommencer son expédition ; qu'il nous suffise, pour aujourd'hui, d'avoir attiré l'attention sur cette exploration, qui rectifie sur plusieurs points l'hydrographie de l'Afrique tropicale, et fera mieux connaître plusieurs districts à peu près ignorés jusqu'ici.

M. **Richards,** missionnaire américain établi à Mongoué, dans la baie d'**Inhambané,** a fait en automne de l'année dernière une expé-

dition au **Limpopo,** pour s'assurer de l'existence d'une population parlant le zoulou, qu'on lui avait dit habiter dans le bassin oriental de ce fleuve, avec Baleni pour ville principale. Il avait avec lui un aide zoulou, huit porteurs, un cheval et un chien. Le troisième jour, rapporte le *Missionary Herald* de Boston, les voyageurs arrivèrent chez les **Ama-Kua-Kua,** si souvent pillés par les gens d'Oumzila qu'ils n'osent plus cultiver de jardins ; les fruits d'ailleurs sont très abondants ; le vin de palmier aussi est répandu dans tout le pays. L'arbre qui le produit a d'ordinaire de $1^m,50$ à 2^m de haut, rarement il atteint 3^m. La végétation n'en est pas riche, excepté au sommet de l'arbre où apparaissent les feuilles. On les coupe toutes, et l'on obtient de chaque arbre, tous les jours, une pinte d'un suc délicieux, mais très enivrant lorsqu'on l'a laissé reposer quelques heures. Aussi rencontre-t-on de tous côtés des indigènes ivres, hommes, femmes, même de petits enfants. Il en résulte qu'ils sont grossiers, souvent pillards, amateurs de querelles et de combats dans lesquels le sang coule d'ordinaire. Les traces des traitements que leur fait subir Oumzila se voient partout, dans le grand nombre de kraals déserts ; à peine un tiers des kraals rencontrés par l'expédition étaient habités, et, à l'ouest du pays des Ama-Kua-Kua, un espace de 100 kilom. de large, sur une longueur encore plus grande, ne comptait que des kraals abandonnés. Cette zone ravagée par Oumzila s'étend jusqu'au pays des **Ama-Gouaza,** que M. Richards atteignit le neuvième jour après son départ d'Inhambané. La tsétsé y abonde ; cependant le cheval et le chien de l'expédition supportèrent ses attaques.

Les Ama-Gouaza sont sujets d'Oumzila ; le nom de leur chef, ainsi que celui de la ville qu'il habite est Ama-Gounyana. Là les voyageurs entendirent parler de Baleni comme étant sur le Limpopo, à trois jours de distance du point où M. Richards atteignit le fleuve. N'ayant pas les provisions nécessaires pour prolonger son expédition, il dut revenir à Inhambané à travers le grand bois de Ma-Kua-Kua. Les arbres n'en sont ni bien gros ni bien hauts ; ils ne sont pas très serrés non plus et ressemblent plus à un verger qu'à une forêt. Tous ils sont revêtus d'une mousse grise semblable à celle que l'on trouve dans la Floride. Tous les troncs, vivants ou morts, sont enveloppés d'une extrémité à l'autre de cette mousse gris-vert, qui leur donne un aspect fantastique. Les oiseaux au beau plumage y abondent, ainsi que les hérons, les perdrix et les poules de Guinée. A chaque instant les antilopes se lèvent à l'approche des voyageurs, s'enfuient comme un trait à une vingtaine de mètres, s'arrêtent, regardent autour d'elles pour voir quelle était la cause de leur

effroi, puis se sauvent précipitamment. Au bout de trois jours de marche à travers ce bois marécageux, les voyageurs atteignirent la ligne de faîte entre le bassin du Limpopo et celui de l'Océan, à 90 kilom. de la mer, et à 120 kilom. du fleuve. La population de cette région est nombreuse, douce, industrieuse, et proprement vêtue. Les soldats d'Oumzila ne la pillent jamais, aussi a-t-elle de grands jardins fertiles, des chèvres et des moutons en grand nombre ; en maints endroits l'on élève des bestiaux.

Quant à l'ethnographie de la contrée explorée par M. Richards, les indigènes de la province d'Inhambané, de la côte jusqu'à une cinquantaine de kilomètres à l'intérieur, sont des Ama-Tonga ; leurs kraals sont grands, leurs jardins bien cultivés ; ils ont quelque idée du commerce, et ont un caractère content. Au delà de ceux-ci et sur une étendue de 150 kilom. environ, habitent les Ama-Kua-Kua, qui, pour le physique et pour la langue, ressemblent plus aux Zoulous qu'aux Tongas ; au moyen du vocabulaire zoulou, il est facile de se faire comprendre d'eux. Enfin les Ama-Gouaza sont répandus, des rives du Zambèze au nord, à celles du Limpopo au sud, et des possessions portugaises à l'est, au pays des Ma-Tébélé à l'Ouest. Le capitaine Hore en a rencontré sur le Chiré. Baleni, sur la rive occidentale du Limpopo, a été pendant quelque temps la résidence d'**Oumzila ;** c'est encore là que la plus grande partie de ses bestiaux sont élevés ; il n'a près de son kraal que ceux dont il a besoin pour son usage quotidien. L'ivoire, autrefois très abondant, a presque disparu. Défense est faite sous peine de mort de chasser les quelques éléphants qui restent encore. Quand un animal meurt, l'ivoire doit en être livré à Oumzila ; c'est à lui également que reviennent toutes les peaux de quelque bête que ce soit ; ce sont ses impôts. Beaucoup de ces indigènes sont de purs Zoulous ; cependant ils ne parlent ni le vrai zoulou, ni le tonga. M. Richards croit que primitivement toutes ces tribus parlaient un dialecte parent du tonga, que les Zoulous les subjuguèrent, puis, avec le temps se mêlèrent avec eux. Les Zoulous étant inférieurs en nombre, les générations suivantes s'accoutumèrent davantage au dialecte tonga, et la génération actuelle sait aussi peu le zoulou, que la seconde génération des émigrés allemands aux États-Unis, la langue de ses ancêtres.

Le Dr **Schulz** qui était parti de D'Urban, le 1er mars de l'année dernière, pour une exploration à l'intérieur, est revenu à la côte, où il a donné aux journaux de Natal, le *Natal Mercury* et le *Natal Mercantile Advertiser,* des détails sur son expédition au **Chobé** et au **Coubango.**

Le manque de place ne nous permet pas de les reproduire tous, nous nous bornerons à résumer ce qui se rapporte à la partie la moins connue du pays qu'il a parcouru. Il avait pris avec lui un ingénieur civil, M. Hammar, deux domestiques européens et un certain nombre de natifs. A Schoshong, où Khamé les reçut très cordialement, ils engagèrent un interprète et se dirigèrent au N.-N.-O. à travers le désert de Kalahari. A Pandamatenka, ils prirent des porteurs et des guides pour les contrées de l'ouest dans lesquelles ils allaient entrer; mais ceux-ci leur causèrent beaucoup d'ennuis, par la peur constante qu'ils avaient d'être poursuivis par les Ma-Tébélé, et ils finirent par déserter. Un chasseur boer offrit de conduire les voyageurs à Matambanyé sur le Chobé, à 800 kilom. de son confluent avec le Zambèze (voy. la carte IIIe année, p. 64). Le Dr Schulz et son compagnon purent tuer assez de gibier pour nourrir les domestiques indigènes, le pays abondant en fauves de toute espèce, sauf en éléphants que les chasseurs ont refoulés vers l'intérieur. Dans son cours inférieur le Chobé forme une série de lacs, remplis de roseaux et fourmillant de crocodiles dont les voyageurs tuèrent un grand nombre. Le 18 juillet ils atteignirent Lynianti, où ils trouvèrent encore intacts les wagons et les objets qui avaient appartenu à la station missionnaire fondée par Price et Livingstone. Les membres de la mission étaient morts de la fièvre, et les chefs indigènes, retenus par une crainte superstitieuse, n'avaient pas osé toucher aux objets susmentionnés. De Lynianti, ils atteignirent en cinq jours une petite rivière venant du sud, la Liana, d'où ils se rendirent à Matambanyé, la ville principale du Chobé, dont Serpa Pinto et Selous n'avaient exploré que la partie inférieure. Le chef Matambanyé les dissuada de remonter la rivière, les tribus de ses rives étant très hostiles, et leur conseilla de se diriger vers le Coubango qui coule à 240 kilom. au sud du Chobé. Ils résolurent d'explorer le Coubango et de le remonter si possible jusqu'à ses sources. Commençant par suivre la Liana en en faisant le relevé, ils la quittèrent ensuite pour se porter vers l'ouest, à travers un pays sablonneux, sans gibier et pauvre en eau. Enfin ils atteignirent le Coubango, en un endroit où il a 400^m^ de large, 8^m^ de profondeur, et une vitesse de 35 à 40 kilom. à l'heure. Le 1er septembre ils arrivaient à la résidence du roi Oundalé; ils lui envoyèrent un présent que le chef leur retourna aussitôt en leur faisant dire que ce n'était pas assez pour un grand roi comme lui, que cela ne valait pas l'eau qu'ils avaient bue de sa rivière. Ce chef vit dans une île au milieu du courant rapide du Coubango; les gens de sa tribu s'appellent les Mombo-Kouchou; ce sont d'habiles

canotiers. Le roi fit visite aux voyageurs dans leur camp, examina tout ce qu'ils avaient, et exigea qu'ils lui donnassent à peu près tout ce qu'ils possédaient, jusqu'à leurs couvertures. Un trafiquant portugais venu de la côte occidentale, qu'ils rencontrèrent chez Oundalé, leur dit qu'il était très facile de remonter le Coubango jusqu'à ses sources, et de gagner de là l'Atlantique; il offrit de les accompagner. Les serviteurs du Dr Schulz refusant de traverser la rivière par peur des indigènes dont l'attitude était hostile, il s'élança dans un canot et fut immédiatement suivi par un jeune garçon qu'il avait amené de Natal et qui s'écria: « Si mon maître doit être noyé, je veux être noyé avec lui. » Ils traversèrent heureusement, et bientôt le reste de la caravane les suivit. Sur la rive méridionale du Coubango, ils rencontrèrent bientôt deux chasseurs tauwana, du pays des Ba-Mangwato de l'ouest, qui les détournèrent de l'idée de suivre le trafiquant portugais vers l'Atlantique, et leur offrirent de les conduire au lac Ngami. Le Dr Schulz accepta cette offre, et toute l'expédition reprit la direction du S.-E.

Dans son cours inférieur, le Coubango, comme le Chobé, s'élargit et forme des marécages qui, en certains endroits, ont 50 kilomètres de large, et couvrent le pays d'une nappe d'eau d'où émergent des îles, et dont l'évaporation remplit l'air de miasmes pestilentiels. Les îles du Coubango, sont habitées en partie par les Mambokotyuzé, qui élèvent des chèvres mais pas de grand bétail, et en partie par les tribus du Kalahari, sous le chef Moremi, frère de Khamé. Tout ce pays était autrefois infesté par la tsétsé, et alors on n'y voyait point de bestiaux; mais à mesure que la mouche disparaît, on rencontre du gros bétail en certains endroits. Les huttes sont misérables, et annoncent une race inférieure aux Zoulous. Elles sont circulaires, construites en boue, avec un toit d'herbe ou de chaume. Les armes primitives des natifs étaient l'arc, les flèches et l'assagaie barbelée. Maintenant ils ont toutes sortes de fusils, depuis le vieux fusil à pierre jusqu'au fusil à répétition. Les voyageurs étaient encore à neuf jours du lac Ngami, lorsqu'ils furent faits prisonniers, sous prétexte qu'ils étaient des espions ma-tébélé. Lorsqu'ils arrivèrent à la ville de Moremi, à l'est du lac, sur la rive nord de la Zouga, on ne leur permit pas d'y entrer; il durent rester sous un arbre, sans pouvoir sortir de son ombre sous des peines sévères. Peu auparavant les Ma-Tébélé avaient fait une incursion sur le territoire de Moremi pour lui enlever du bétail. Moremi avait réussi à leur échapper en se réfugiant dans une île, et après avoir mis à l'abri la plus grande partie de ses troupeaux. Désappointés, les Ma-Tébélé avaient

ravagé le pays et s'étaient retirés, mais en menaçant de revenir. De là les soupçons éveillés par l'expédition du Dr Schulz, qui n'échappa à l'extermination, que grâce au témoignage d'une petite fille qu'il avait soignée à son passage à Schoshong, et à l'intervention d'un négociant blanc, M. John Trembone, Suédois, et de deux Hottentots qui purent affirmer avoir vu les voyageurs dans cette ville. Les tribus soumises à l'autorité de Moremi sont diverses. Celles qui demeurent près du lac Ngami s'appellent les Tauwana, et la classe dominante parmi eux paraît descendre d'émigrants bé-chuana, venus de Schoshong, dans les dix premières années de ce siècle. A l'exception de quelques chrétiens natifs, ils sont tous polygames; les bords du lac sont encore le centre d'un grand commerce d'ivoire et de plumes d'autruche; mais cette ressource fera bientôt défaut. Sur le Coubango, les explorateurs ont trouvé une tribu qui se distingue par son goût pour la pêche, c'est celle des Ma-Kouba, très habiles en outre à conduire les pirogues et ayant horreur de répandre le sang humain. Ayant réussi à convaincre Moremi de leur innocence, les voyageurs obtinrent de pouvoir redescendre la Zouga, et de retraverser le Kalahari dans la direction de Schoshong, où Khamé fut très content d'apprendre tout ce qu'ils avaient fait et vu depuis qu'il les avait laissés partir. Le Dr Schulz a dû revenir en Allemagne rendre compte de son expédition à la Société de géographie de Berlin, qui sans doute en publiera la carte et les résultats scientifiques. Nous aurons soin de les communiquer à nos lecteurs. Notons seulement encore ce que le Dr Schulz a rapporté des mesures prises par Khamé contre l'usage des spiritueux dans ses États. Tout trafiquant blanc vendant des liqueurs est puni d'une amende de 100 liv. sterl.; et tout indigène qui fabrique de la bière cafre est expulsé du pays.

Il s'est fondé à Manchester, sous le nom de « West African Trading Company (Limited) » une **Société commerciale pour l'exploitation de l'Afrique occidentale.** Elle a déjà acquis des factoreries à Freetown et sur la rivière Bramiah dans la colonie de Sierra-Leone, et se propose d'en fonder d'autres au Niger, à la Baie de Benin, à la rivière de Brass et au Congo, ainsi que de développer le trafic sur ces cours d'eau au moyen de vapeurs rapides. Le commerce actuel de l'Angleterre avec les principaux ports de l'Afrique occidentale s'élève déjà à 5,000,000 de liv. st par an; il emploie 45 vapeurs et 80 voiliers.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Teisserenc de Bort, secrétaire général de la Société météorologique de France, a été chargé de continuer, dans le Sahara algérien et tunisien, les travaux qu'il y a commencés en 1883.

Le ministère de l'instruction publique de France a confié à MM. Salomon Reinach et Cagnat une mission archéologique en Tunisie.

Une Société s'est fondée à Tunis, sous le nom de Société carthaginoise ; elle a pour but l'étude historique et géographique de la Tunisie, ainsi que la description et la conservation de ses monuments antiques.

Le Dr Schweinfurth est rentré au Caire, d'une exploration qu'il a faite dans la partie est du désert égyptien, entre le Nil et la mer Rouge, pour en déterminer la formation géologique et en dresser une carte. Il a visité entre autres le mont Claudiarius (Djebel Fatereh), où se trouvent des carrières de granit qui datent des empereurs Trajan et Adrien.

La Compagnie du canal de Suez a fait don d'un terrain, sur lequel sera élevé, à Port-Saïd, par le comité du souvenir national pour le général Gordon, un hôpital anglais : *Gordon Memorial Hospital.*— La *Pall Mall Gazette* a proposé que le Comité susmentionné forme une Société nationale qui fasse pour le Nil ce que l'Association internationale africaine a fait pour le Congo.

M. Maspero a entrepris de déblayer le temple de Louqsor, encombré par des masures. Par la grandeur du plan et la beauté des proportions, ce monument égale presque celui de Karnak. Les sculptures qui en décorent les chambres et les colonnes sont d'un travail fin et délicat.

La Société africaine de Naples a ouvert une école coloniale dans laquelle elle fait enseigner, outre les branches d'études commerciales, la géographie économique, la science de la colonisation, le droit international, les langues arabe et anglaise.

Un câble télégraphique sous-marin sera posé entre Massaoua et Assab.

Le capitaine Ferrari, accompagné du Dr Nerazzini, médecin de la colonie d'Assab, est parti de Massaoua pour l'Abyssinie.

Le sultan d'Aoussa a fait savoir au commissaire d'Assab qu'il organise une expédition, pour rechercher et punir les assassins de Bianchi et de ses compagnons de voyage.

Des caravaniers de l'Ogaden ont apporté à Berbera la nouvelle que l'expédition de M. James (voy. p. 68), a passé le Webbi-Ouenat.

En présence de la famine qui sévit dans la région à l'ouest de Zanzibar, et de l'impossibilité de recruter des porteurs en nombre suffisant, l'Association internationale africaine a dû renoncer à faire partir de Zanzibar l'expédition qui s'y organisait sous la direction du lieutenant Becker. Le *Mouvement géographique* de Bruxelles, auquel nous empruntons cette nouvelle, ajoute que le lieutenant Storms, dont le terme de service est expiré, reprendra le chemin de la côte après

avoir confié provisoirement la garde des stations de Karéma et de Mpala aux membres de la mission algérienne d'Oudjidji.

Une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, annonce la mort de Mtésa ; coïncidant avec celle de Mirambo, elle fait naître, dit M. Ledoulx, la crainte de longues guerres pour l'Afrique orientale.

D'après le *Chamber of Commerce Journal* de Londres, le gouvernement français a fait un contrat pour la pose du câble de Zanzibar à Mayotte, Nossi-Bé et Tamatave ; l'opération doit être terminée en juin. La Compagnie prolongera ensuite le câble jusqu'à la Réunion et Maurice.

Dans une lettre adressée à la Société de géographie de Paris, le major Serpa Pinto rectifie une assertion émise par des journaux mal renseignés, qui ont annoncé que son expédition se rendrait au Congo. Il a pour mission spéciale d'étudier le pays compris entre la côte orientale d'Afrique et le Tchambézi jusqu'au lac Bangouéolo.

M. Stevenson, qui a déjà établi à ses frais des vapeurs sur les grands lacs de l'Afrique centrale et a fait construire la route entre le Nyassa et le Tanganyika, offre de garantir la construction d'un chemin de fer à voie étroite le long des 100 kilom. de rapides du Chiré. Si cela est nécessaire, il fournira entièrement les fonds.

Le port de St-Pierre, dans l'île de la Réunion, vient d'être officiellement ouvert à la navigation par le Bureau hydrographique des plans et cartes de la marine, qui l'a reconnu et le fait figurer au nombre des ports maritimes.

Le colonel Clarke, résident anglais au Le-Souto, a pris des mesures énergiques pour supprimer le trafic illicite des liqueurs dans ce pays.

Le gouvernement de la nouvelle république des Boers, dans le Zoulouland, a autorisé tous les missionnaires qui occupaient autrefois des stations dans le pays, à en reprendre possession, sous la condition qu'ils n'interviendront pas dans les affaires politiques et qu'ils se soumettront aux lois.

Le *Transvaal Advertiser* rapporte qu'il est question d'une expédition que préparent les Boers au pays des Ma-Tébélé, au nord du Limpopo, pour y fonder encore une nouvelle république, la convention de Londres leur laissant le champ libre dans cette direction.

Une Société s'est fondée à Berlin au capital de 1,500,000 fr., pour acheter à M. Lüderitz les territoires qu'il a acquis en Afrique.

Une Commission mixte a été chargée d'examiner les prétentions à des droits de propriété privée ou à des dommages-intérêts, que croient pouvoir élever les sujets anglais habitant les pays placés sous le protectorat allemand, du cap Frio à l'embouchure de l'Orange, et les sujets allemands demeurant près de Walfish-bay.

Le lieutenant Massari est rentré à Léopoldville après une reconnaissance du cours inférieur du Quango. Les indigènes riverains se sont montrés très pacifiques et lui ont fait le meilleur accueil. Une station a été établie à Mbousie. Massari a poussé sa reconnaissance jusqu'au 4° lat. S. Le major de Mechow ayant exploré le cours du fleuve du 8° au 5° lat. S., il ne reste plus qu'à étudier la section du 5° au 4°.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce que le *Stanley* doit être arrivé à Léopoldville ; le lieutenant Valcke a réussi à obtenir, pour le transport, le concours de 800 indigènes de la rive méridionale du Congo.

Le Dr Oscar Lenz a été chargé, par la Société de géographie de Vienne, d'une exploration entre le Congo et le Nil. Il se propose de partir dans le courant de mai, et pense que son voyage durera d'un an à dix-huit mois au plus. Espérons qu'il réussira à résoudre le problème de l'Arououimi et de l'Ouellé.

Un accord s'est établi entre l'Angleterre et l'Allemagne au sujet de leurs possessions respectives dans le golfe de Guinée. Le gouvernement anglais a cédé à l'Allemagne le port de Bota et abandonné toutes réclamations sur les territoires situés entre ce port et la rive gauche du Rio-del-Rey. L'Allemagne conserve la possession de tout le territoire de Cameroun, sauf celui de Victoria qui demeure possession anglaise. L'Angleterre s'est engagée à ne conclure aucun traité avec les chefs indigènes des territoires situés entre le Rio-del-Rey et l'établissement français du Gabon. De son côté l'Allemagne s'est engagée à ne créer aucune difficulté à l'Angleterre dans les territoires s'étendant entre Lagos et le Rio-del-Rey.

L'armée de Samory qui opérait sur le Niger supérieur s'est emparée de Falaba, puis s'est avancée jusqu'à Cambia sur la grande Scarcie. Son chef s'est rendu à Sierra-Leone pour offrir au gouverneur de la colonie de laisser les routes libres, de Ségou jusqu'à la mer.

LA CONFÉRENCE AFRICAINE DE BERLIN

(Suite et fin. Voy. p. 24 et 75, et la carte, p. 140).

Nous avons exposé, dans notre dernier numéro, les résultats des travaux de la Conférence africaine, relativement au premier des principes qui devaient servir de base à ses délibérations : celui de la liberté de commerce dans le bassin du Congo, ses embouchures et les pays circonvoisins [1]. Peut-être devrions-nous parler maintenant des adjonctions qui ont été faites dès lors à ce qui concerne cette liberté ; mais il nous paraît préférable de présenter de suite ce qui a trait aux deux autres bases de délibération de la Conférence : au principe de la liberté

[1] Il eût été plus logique, nous semble-t-il, de faire passer le principe de la libre navigation du Congo avant celui de la liberté du commerce dans son bassin; mais l'ordre adopté dans la circulaire de convocation était plus ou moins imposé par le but essentiel que l'on avait en vue, le maintien de la liberté commerciale qui jusqu'alors avait régné dans cette région, et que menaçait le projet de traité anglo-portugais du 26 février 1884.